

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Petite musique de nuit

Christiane Duchesne, *L'île au piano*, Montréal, Boréal, 2003, 180 p.

Danielle Caron, *Le couteau de Louis*, Montréal, Triptyque, 2003, 134 p.

Josée Bilodeau, *La nuit monte*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Hiéroglyphe », 2003, 118 p.

Hélène Rioux

Numéro 113, printemps 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36880ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rioux, H. (2004). Compte rendu de [Petite musique de nuit / Christiane Duchesne, *L'île au piano*, Montréal, Boréal, 2003, 180 p. / Danielle Caron, *Le couteau de Louis*, Montréal, Triptyque, 2003, 134 p. / Josée Bilodeau, *La nuit monte*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Hiéroglyphe », 2003, 118 p.] *Lettres québécoises*, (113), 22–23.

Petite musique de nuit

Entre chien et loup, entre le rêve et la réalité, trois univers se profilent. Pleins de mélancolie. Chacun porte un passé lourd qui se livre à mesure que la nuit s'achemine vers l'aube.

R O M A N

HÉLÈNE RIOUX

UN VILLAGE SANS NOM, QU'ON DIRAIT PERDU, OUBLIÉ DU MONDE, sur une pointe qui s'avance dans le fleuve.

[...] la pointe supérieure d'un long triangle isocèle dessiné depuis des millénaires par les courants du fleuve. Côté fleuve, une falaise abrupte ; côté terres, descente en douceur jusqu'à une anse bien ronde, une esquisse de lac intérieur qui n'aurait pas su se refermer. Le troisième côté du triangle n'est pas une vraie limite : on dirait le lit d'une ancienne rivière qui a dû, déjà, relier les eaux de l'anse à celles du fleuve. (p. 18)

PASSÉ TRAGIQUE

Voilà le décor de *L'île au piano*, récent roman de Christiane Duchesne. C'est un univers clos, replié sur lui-même, presque asphyxié malgré le vent qui souffle, où survivent tant bien que mal quelques personnages austères : le docteur Lefebvre, Mélusine, qui sait prédire le temps, Emmanuel, un orphelin aux « yeux d'enfant vieux » qu'on appelle aussi Jésus, son grand-père Gaspard... Des gens austères, disais-je, des gens qui parlent peu — ce qui ne veut pas dire qu'ils n'ont rien à raconter —, qui lèchent leurs blessures en écoutant les vagues se fracasser sur la falaise. Un matin de printemps, une jeune fille, Rose, débarque sous le regard médusé des habitants, s'installe dans la dernière maison au bout du chemin, une maison abandonnée depuis des années, remplie de fantômes tourmentés. Le lendemain, c'est la tempête du siècle. Le vent se déchaîne, des maisons dégringolent dans le fleuve, la pointe se détache du continent, devient, l'espace du roman, une île. L'île au piano.



CHRISTIANE DUCHESNE



Car il y a un piano dans la maison abandonnée. Un piano droit, désaccordé, aux touches jaunies. Rose joue quelques notes d'un tango. Elle se dit qu'elle va accorder l'instrument, puis le huiler « pour qu'il s'impose encore plus fortement ». Peu à peu, nous apprendrons que ce piano appartenait à Adélie, la grand-mère de Rose, qu'Adélie vivait jadis dans cette maison, que

son seul rêve était de traverser le fleuve, d'aller loin, très loin, dans un endroit « devenu », car les lieux « en devenir » n'étaient pas pour elle. Nous apprendrons que Louis-Gabriel Lefebvre, le docteur, aimait éperdument Adélie, qu'il ne s'est pas remis de son départ, à seize ans, sur le bateau d'un

capitaine islandais, que Mélusine aimait (aime toujours) le docteur, que la mère d'Emmanuel-Jésus s'est jetée dans le fleuve quand il avait un an (« Ma mère, dira-t-il, même avant moi, il paraît qu'elle avait une blessure en dedans. Un grelot fêlé, un peu. Il lui manquait une aile ou deux ou plus, elle n'était pas équipée pour décoller, dans la vie, je veux dire. » p. 93-94). Nous apprendrons que le père de Rose est mort, tragiquement aussi, quand elle avait six ans et qu'après sa mère est devenue folle de chagrin. « [...] ma mère, dira-t-elle à son tour, est faite de courants d'air sans sentiments pour cause de blessure profonde [...] ; de père, je n'en ai plus... » (p. 95) Nous apprendrons enfin que Rose aime un homme, Claude Béchet, un homme qui travaille dans les forêts boréales « au nord du Nord » et à qui elle écrit des cartes postales dans sa tête, et qu'elle attend un enfant de lui.

L'écriture de Christiane Duchesne est poétique, évocatrice, sensuelle, semée d'images. On se croirait parfois dans un roman d'Anne Hébert. On se rappelle *Le Grand Meaulnes*, l'atmosphère exaltée, la fatalité. On songe par instants aux *Hauts de Hurlevent*. Bref, tous ces romans où les personnages portent des secrets trop lourds pour eux. C'est beau et romanesque. Bravo.

UNE AUTRE TRAGÉDIE

Le couteau de Louis, de Danielle Caron, raconte une autre histoire de passé tragique. Ici, c'est Louis, le père de Marie-Lou, qui a assassiné Laurence, amante épisodique passionnément aimée, amie de Françoise, la mère de Marie-Lou à qui Laurence servait à l'occasion de grande sœur dans le bordel où elles vivaient toutes les trois.



DANIELLE CARON

Après le drame, Louis ira en prison tandis que Françoise amènera Marie-Lou dans un village, Saint-Nom, cette fois, situé lui aussi sur la rive du fleuve. Françoise deviendra boulangère. Marie-Lou, dans la balançoire, pensera à Laurence. À l'école, elle se fera un ami, Gabriel, dont la mère s'est, comme celle du Jésus-Emmanuel de *L'île au piano*, jetée dans le fleuve. Mais alors que celle-ci n'était pas « équipée pour voler », la mère de Gabriel se transforme pour lui en oiseau. « Emmène-moi, emmène-moi, je suis là, je suis là ! L'oiseau a disparu et je ne l'ai jamais revu. La nuit, je m'installe à la fenêtre et je la vois passer devant la lune. [...] Elle me soulève dans ses bras et m'emporte. Nous survolons la ville en nous dirigeant vers le fleuve. » (p. 59)



Les différents personnages racontent l'histoire à tour de rôle, dans de très courts chapitres. Parfois à la première personne, parfois à la troisième, parfois au présent, parfois au passé. Un procédé

que l'auteure maîtrise bien, puisque jamais le lecteur ne se perd dans le labyrinthe.

Mais cela ne suffit pas. Car il y a trop de maladroites.

Que dire, par exemple, de ce passage : Louis, appuyé contre un réverbère, voit Laurence se quereller avec un homme près d'une voiture et le pousser violemment. « Il est tombé sur la banquette et a démarré en trombe. J'en ai déduit que c'était son père. Je l'ai suivi. Il roulait à toute allure, grillant quelques feux rouges sur son passage. À trois reprises, j'ai failli le perdre. Il a fini par s'arrêter devant une maison de pierre. » (p. 16) Disons que, pour le moins, ça manque de vraisemblance.

Mais voilà, c'est un premier roman. Et, malgré les fausses notes, une voix se fait entendre, il faut le reconnaître. Ici et là, une image qui frappe, une fleur. Attendons la suite.

MÉLANCOLIE

Étrange, parfois, comme les choses se recourent. On lit trois livres et voilà que, dans les trois, il y a une mère absente. Dans *La nuit monte*, de Josée Bilodeau, la narratrice n'a, pour ainsi dire, pas connu sa mère. « Comme ma grand-mère paternelle, ma mère a quitté le nid familial ennuyant dans lequel ma venue n'avait rien arrangé », (p. 69) se souvient-elle.



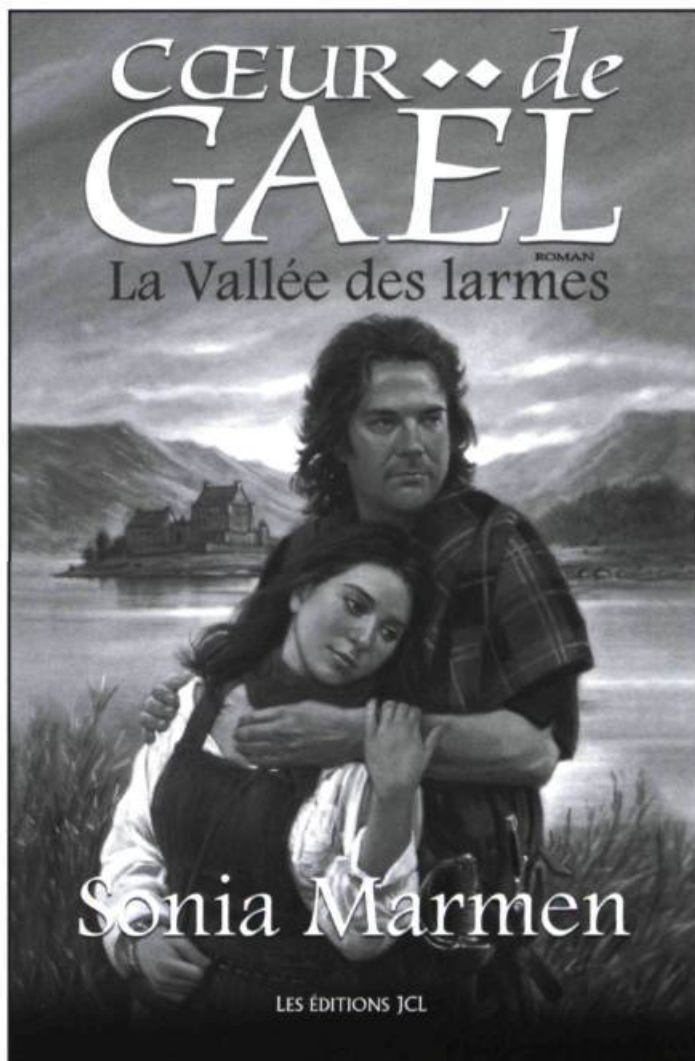
Car elle se souvient. En cette nuit qui monte, la première qu'elle passe chez son amant, cette femme se souvient. Non pas d'effroyables tragédies, de crimes passionnels ou de naufrages spectaculaires, mais d'un passé un peu triste, un peu terne, auprès d'un père maladivement inquiet, d'elle-même, fillette timide et maladroite, adolescente « difficile », jeune femme sans assurance. « Je suis chaque fois étonnée qu'un regard s'arrête sur moi, qu'on me reconnaisse. J'ai l'air tellement ordinaire. » (p. 24) Pendant que la nuit monte, la narratrice, allongée auprès de l'homme qu'elle aime, se souvient de la première rencontre, du premier regard, de la première invitation. Des doutes, des silences entre eux. Elle se raconte à l'homme qui dort. C'est plus facile quand il dort.



Une seule fois, je t'ai parlé d'elle, ma grand-mère empruntée, femme de ma vie. C'était juste après sa mort, mais je ne savais pas bien dire, pas comment, j'aurais voulu te parler de sa lumière, de sa tendresse. Mais je n'ai su parler que de moi, de ma peine. Tu n'as rien dit et je me suis tue, étrangement honteuse d'avoir laissé passer quelque chose qui ressemblait à des effusions. (p. 64)

Il n'y aura pas d'effusions non plus pendant cette nuit privilégiée. Il y aura le ronron du réfrigérateur, le réveil sur lequel elle a de la peine à lire l'heure, la cigarette qu'elle va fumer dans la cuisine, le contact de leurs corps qui se frôlent comme par inadvertance, les rêves « dirigés » dans lesquels elle devient une « super moi » irrésistible.

Ordinaire, c'est elle qui le dit. Le lecteur, lui, la trouve tout sauf ordinaire, la petite musique de Josée Bilodeau. À moins qu'« ordinaire » ici veuille dire « vraie ». Ou « sincère ». Ou « limpide ». « Nue ». Des qualités qu'on ne retrouve pas dans la littérature ordinaire.



Après avoir connu les persécutions contre les catholiques dans son Irlande natale, Caitlin Dunn se retrouve au service du manoir Dunning en Écosse.

Or, le maître des lieux a fait d'elle sa propriété, sa « chose » dont il use et abuse à volonté. Un soir de mai, elle refuse une fois de plus ses avances, et l'altercation se termine par la mort de Lord Dunning.

Devant l'irréparable, seule la fuite en Irlande peut dorénavant la sauver du gibet. C'est précisément à ce moment qu'elle croise la route du Highlander contrebandier Liam Macdonald, qui vient tout juste de fausser compagnie à ses gardes.

Blessée au cours de leur fuite, Caitlin se voit forcée de vivre parmi ces gens aux manières rudes et barbares. Plusieurs liens se tissent malgré elle et, au milieu de cent paysages inspirants, à travers un tourbillon d'aventures, un grand amour naît et se développe.

Découvrez ce livre chez votre libraire
et plus encore sur

www.jcl.qc.ca